Zeitschrift: Actio humana : l'aventure humaine
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 98 (1989)
Heft: 4

Artikel: À l'école d'autrui
Autor: Haldi, Nelly
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-682403

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A L'ECOLE D'AUTRUI

Les réfugiés étaient choqués. Ceux qui les avaient accueillis n'étaient pas des personnalités officielles mais de simples citoyens sans aucun pouvoir. Le comité de réception était vexé lui aussi. Il s'était attendu à la gratitude et il récoltait l'arrogance et le refus. Les uns et les autres ont découvert peu à peu qu'ils s'étaient trompés. Et compris pourquoi. Une leçon de choses.

Troublante et paradoxale situation. Zurich-Kloten, nuit du 8 novembre 1988. Un appareil de la Swissair en provenance d'Ankara s'immobilise sur la piste. En descendent trente-quatre réfugiés iraniens, bien mis, allure soignée. Accueil par les représentants de la Confédération, de la Croix-Rouge suisse et de Caritas. Après les formalités douanières, les réfugiés gagnent le bus qui les attend dans les bourrasques de neige et va les amener en deux heures à Morlon, au bord du lac de Gruyère. C'est ici que les Iraniens vont vivre pendant trois mois la première phase de l'intégration.

Dans le bus, les accompagnateurs suisses, et en particulier Nasser Sadeghi, un Iranien établi en Suisse depuis de nombreuses années, se rendent bientôt compte que les choses ne tournent pas rond. Après le speech de bienvenue prononcé par Sadeghi, une discussion éclate en langue iranienne et dégénère au point que les propos paraissent menaçants. A l'arrivée à Morlon, devant le bâtiment d'apparence simple mais fonctionnelle qui doit les héberger, les réfugiés refusent de sortir du bus: ils veulent qu'une délégation inspecte auparavant la maison.

Les jours qui suivent, l'ambiance ne s'améliore pas. La méfiance s'est installée. Les Iraniens refusent toute forme de collaboration avec les Suisses chargés de les assister, mais les conflits opposent manifestement aussi les membres du groupe iranien entre eux. Que s'était-il passé?

Dès le commencement, le projet a été suivi par un groupe d'experts dont faisait notamment partie Hansruedi Wicker, professeur d'ethnologie à l'Université de Berne. Dans les semaines et les mois qui ont suivi, on s'est interrogé pour essayer de savoir ce qui avait

bien pu clocher. Avec le recul, on s'est aperçu que le démarrage raté du premier groupe avait pour cause première les idées préconçues et les faux espoirs des uns et des autres. Ce qui a le plus décontenancé les professionnels suisses aura été le fait que les Iraniens ne manifestaient aucune solidarité entre eux. Le destin, qui en avait fait des réfugiés, n'aurait-il pas dû les amener à serrer les coudes? «Non», répond Hansruedi Wicker. «La solidarité ne naît presque jamais dans ce genre de situations. Ces hommes et ces femmes vivent dans un état de tension énorme, qui doit bien s'extérioriser. Or c'est pratiquement impossible face à ceux qui les accueillent.» Résultat: des gestes d'hostilité larvée ou déclarée. Une Iranienne de confession sunnite se met ostensiblement à laver rituellement les tasses dont se sont servis ses compatriotes de confession chïite. Les relations étaient rendues encore plus délicates du fait que le premier groupe de réfugiés était divisé en deux camps politiques, mais ce n'était pas là l'élément déterminant. Ce clivage idéologique n'a du reste été découvert qu'à Morlon et on a par la suite tenu compte de ce facteur de risque pour composer les groupes suivants. Non, le fait est que les Iraniens n'avaient fait connaissance que dans l'avion. Ils étaient des étrangers les uns pour les autres, au même titre que l'étaient ceux qui devaient les prendre en charge. Nasser Sadeghi: «Nous n'avons compris que peu à peu qu'une de nos premières tâches était de les faire se mieux connaître.» Aujourd'hui à Morlon, le programme de loisirs comprend des activités sportives, des excursions en commun et y célèbre ensemble des fêtes comme le Nouvel-An.

Le même interlocuteur estime après coup que l'équipe des assistants avait pour mission essentielle de «créer et de gagner la confiance. Il nous appartenait de faire cet effort.» Nasser Sadeghi, qui avait interrompu son travail à l'Université de Berne pour accomplir cette tâche auprès des réfugiés, a été celui qui a réussi le premier à établir des liens de confiance. C'était bien normal. Pourtant, même lui, un compatriote, a mis beaucoup de temps avant d'y parvenir. La vive méfiance des réfugiés a donné du fil à retordre à leurs partenaires suisses: l'attitude des Iraniens paraissait faite d'ingratitude et d'arrogance, et les Suisses n'en comprenaient pas la raison d'être.

On a mis du temps à trouver l'explication: ces hommes et ces femmes avaient été bernés si souvent ces dernières années: pourquoi diable auraient-ils dû accorder leur confiance à ce groupuscule de parfaits inconnus? Surtout que les faits et gestes de ceux-ci – comme on l'a appris ultérieurement – leur semblaient tout aussi bizarres...

Les réfugiés étaient déjà terriblement insécurisés par l'aspect extérieur de leurs hôtes. En Iran, ceux qui détiennent une parcelle de pouvoir, ceux qui veulent être respectés et pris au sérieux doivent le montrer par des signes extérieurs, se vêtir en conséquence et soigner leur apparence. Selon Hansruedi Wicker, il y a là un trait distinctif propre à de nombreux pays pauvres ou régimes autoritaires. L'âge joue aussi un grand rôle. On fait davantage confiance aux personnnes d'un certain âge. Et voilà que les Iraniens avaient en face d'eux des jeunes gens ou presque en «tenue de travail» – jean, chemise ouverte, chandail à col roulé, boucle d'oreille –, et on aurait voulu qu'ils remettent leur sort entre de telles mains... Les Suisses ont vite eu fait d'assimiler la leçon: Hans-Beat Moser, collaborateur spécialisé dans l'aide aux réfugiés de la Croix-Rouge suisse, se rend désormais toujours «à l'aéroport en complet-cravatte, et naturellement aussi à Morlon».

Ce qui a été le plus difficile à avaler pour les réfugiés a été le fait qu'ils ont dû réviser complètement l'idée qu'ils avaient de la Suisse, de leur propre statut et du rôle des œuvres d'entraide. «Nous étions arrivés en Suisse avec en tête des idées totalement différentes. Notre vision n'a pas correspondu à la réalité», reconnaissent aujourd'hui Masoud et Mahrokh Bahmanpour. Ils n'ont pas envie de fournir d'explications sur ce qu'est maintenant leur idée de la Suisse, qu'ils ont «corrigée positivement», comme ils disent. Cette réserve est peut-être une marque de politesse, elle traduit certainement le fait qu'ils n'ont pas encore la certitude qu'elle soit la bonne. Comme le remarque l'ethnologue: «Les réfugiés politiques d'aujourd'hui – et c'est vrai en particulier des Iraniens – ont une tout autre conscience que les réfugiés qui sont venus en Suisse il y a 30 ou 40 ans. Le réfugié heureux et reconnaissant de se savoir en sécurité, n'aspirant à rien d'autre, ce réfugié-là n'existe plus. Les réfugiés iraniens savent que notre pays est riche et qu'il s'est enrichi en faisant de bonnes affaires, notamment avec l'Iran. Ils n'ignorent pas les droits de l'homme. Réfugiés politiques, ils croient avoir droit à une aide et à la solidarité, ce qui implique à leurs yeux qu'on va les prendre en charge.» Aux yeux des Iraniens de Morlon, cela supposait qu'ils allaient avoir, en peu de temps et sans avoir à faire d'efforts particuliers, un bon emploi, de bonnes possibilités de formation et un appartement convenable.

Le réveil, le retour à la réalité, aura été brutal le jour où les réfugiés se sont rendus compte que la route qui devait déboucher sur un avenir professionnel était semée d'embûches et que le niveau du baccalauréat, symbole de statut social dont ils étaient presque tous pourvus, n'ouvrait en fait aucune porte. Nasser Sadeghi, lui-même archéologue, a discuté des heures et des heures avec une Iranienne de 27 ans qui voulait devenir «gynécologue», avant de parvenir à l'intéresser à la formation de physiothérapeute. L'Iran n'a pas de système d'apprentissage et les écoles professionnelles y sont inconnues. Ceux qui n'ont pas fréquenté l'université ne jouissent pas d'une grande considération sociale.

Pour atténuer un tant soit peu le choc ressenti par les Iraniens, on essaie désormais de les informer, avant même leur arrivée en Suisse, de ce qui les attend ici. Cette méthode a porté ses fruits. Les réfugiés, en particulier ceux du deuxième groupe, mais aussi du troisième et du quatrième, ont eu moins de difficultés à s'habituer à leur nouvelle vie à Morlon.

Nous nous imaginons les réfugiés à travers deux images extrêmes: le dénuement, la joie. Il en existe d'autres, plus nuancées, où transparaît souvent la mélancolie. Cette photo de la mère et de son enfant a été prise par la père.

TOURNEZ S.V.P.

CRS: TRAVAIL SOCIAL EN SUISSE

Les personnes âgées ou handicapées ont souvent des difficultés à se déplacer. Nombre d'entre elles ne peuvent plus utiliser les transports publics ni une voiture.

AGRÉABLE DIVERSION

A ces personnes, toujours plus nombreuses, la Croix-Rouge suisse essaie d'offrir une diversion au train-train quotidien. A cette fin, elle a équipé trois autocars pour le transport des personnes en chaise roulante et leur permet ainsi de participer, une fois par an au moins, à une excursion dans des conditions de confort idéales. Repousser les murs du quotidien, voyager en compagnie pendant une journée, ressentir la nature et emmagasiner de nouvelles sensations, voilà ce que la Croix-Rouge suisse aimerait apporter à qui en ressent le besoin.

La difficulté à se déplacer va souvent de pair avec l'isolement, le manque de contacts et les obstacles à la communication. Ces voyages à bord d'un autocar pour handicapés ont précisément pour but de lutter contre cette solitude, d'amener de nouveaux sujets de discussion et de favoriser des contacts qui devraient se poursuivre au-delà de la journée d'excursion.

CRS – aider son entourage
Un engagement au service du prochain

LE SYMBOLE DE L'HUMANITÉ

Croix-Rouge suisse CRS, Secrétariat central, Rainmattstrasse 10, 3001 Berne, téléphone 031 66 71 11

A L'ECOLE D'AUTRUI

En dépit de la meilleure volonté du monde, il n'est pas possible de faire l'économie de ce qu'on appelle le choc des cultures. Quand des réfugiés venant d'un autre univers culturel arrivent en Suisse, leur échelle de valeurs et leur vision du monde entrent en collision frontale avec les nôtres. Ils n'ont ainsi pas la même conception des âges de la vie, du rôle de l'homme et de la femme, de l'honneur, de la politesse, de l'hospitalité. Bon nombre d'Iraniens se sentent déboussolés, voire menacés par la liberté qui prévaut dans les rapports entre sexes. Leur univers peut être complètement chamboulé par la minijupe de telle travailleuse sociale.

Le mot «arrogance» fait dresser les cheveux sur la tête de Nasser Sadeghi. Outre les aspects déjà évoqués, il tient à en souligner un autre, essentiel à ses yeux: l'état psychique des Iraniens. Tous ont connu un destin cruel. Presque tous ont dû, pendant les années de la Révolution islamique, subir la destruction des liens familiaux – sacrés dans leur pays –, provoquée par les effets d'une méfiance semée à dessein. Ils ont presque tous des morts à pleurer dans leurs familles ou parmi leurs proches, tous, à quelques exceptions près, ont fui dans des conditions extrêmement pénibles, et tous ont vécu des années précaires en Turquie. «Faut-il alors s'étonner que ces personnes aient un comportement à problèmes?» demande Sadeghi. Qui repousse aussi avec énergie le reproche d'ingratitude. «Ces hommes et ces femmes sont reconnaissants! Mais envers qui doivent-il manifester de la reconnaissance? Envers l'Etat? L'organisation caritative? La gratitude s'exprime dans une relation personnelle, et celle-ci ne peut se créer en si peu de temps.»

La famille Bahmanpour, qui vit à Berne depuis plus de six mois, a traversé toutes ces étapes. Masoud Bahmanpour, un homme de trente ans, dont la profession était photoreporter et photographe de laboratoire, est occupé en ce moment dans un labo-photos «pour démontrer ce qu'il sait faire». Au tout début, il ne suivait que des cours de langue, mais cela ne lui donnait pas satisfaction. «Je voulais vivre parmi les gens, c'est aussi un moyen d'apprendre la langue.» Un jour il est parti frapper à la porte de toutes les entreprises, sans se préoccuper du type d'activités qu'elles exerçaient, pour offrir sa force de travail. Sans succès. Il s'est alors souvenu de ce qu'était son métier. Une collaboratrice de la Croix-Rouge, section Berne-Mittelland, qui s'occupe à présent de la famille, a écrit pour lui à tous les laboratoires de photo de la ville de Berne. Il a été embauché. D'abord sceptique, son patron est aujourd'hui pleinement satisfait de lui. Masoud Bahmanpour désire absolument se perfectionner plus tard sur le plan professionnel, si possible dans une discipline artistique. Sa femme de 31 ans, Mahrokh, a de bonnes notions et des dons en arts appliqués. L'important, pour le moment, ce sont leurs trois enfants de 7, 5 et 2 ans, Basir, Sami et Rafi, tous des garçons. En août, Basir a commencé sa scolarité; Sami fréquente le jardin d'enfants. «Les enfants représentent notre plus grand espoir. En ce qui les concerne, la Suisse nous a donné plus que nous en attendions. Nous en sommes très heureux.»

La famille Bahmanpour semble avoir pris un bon départ. Quand la première phase d'acclimatation sera passée, elle rencontrera de nouveaux et nombreux problèmes d'ordre personnel. Nasser Sadeghi le sait pour avoir partagé ceux des réfugiés iraniens arrivés en Suisse en 1986.

A Morlon, la quatrième volée de réfugiés, débarquée de Turquie un jour du mois d'août dernier, prépare son déménagement prochain dans différentes villes et localités de Suisse alémanique. On attend le cinquième groupe pour le début décembre.

NELLY HALDI

La réalité suisse: la famille Bahmanpour, venue d'Iran, doit apprendre de a à z tout ce qui nous semble aller de soi. Dur, dur... surtout pour les adultes. La photo donne à penser que les enfants ont moins de peine.

PHOTOS: MASOUD BAHMANPOUR

120 SUR 1700000

La Turquie abrite actuellement 1,7 million de réfugiés iraniens. Parmi eux, 50000 sont enregistrés par le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR). En 1987, dix pays occidentaux dont la Suisse ont répondu à l'appel lancé par le HCR et accepté d'accueillir 3000 réfugiés iraniens au total. La Suisse a accordé l'asile à 120 Iraniens dans le cadre de cette opération. Ils ont été «sélectionnés» à l'été 1988 par des représentants de la Confédération et des organisations caritatives et sont arrivés en Suisse entre novembre 1988 et août 1989. Chacun des quatre groupes a passé d'abord trois mois dans un centre géré conjointement par Caritas et la Croix-Rouge suisse à Morlon (FR), où ils ont suivi des cours de langues et ont été préparés à leur vie dans notre pays.